

La complexité d'une île

AVANT-PREMIÈRE

Gianfranco Rosi présentait hier « Fuocoammare », un documentaire sur la tristement célèbre île de Lampedusa

« Sud Ouest » Vous êtes resté un an en immersion à Lampedusa. Quelles ont été vos méthodes de travail sur place ?

Gianfranco Rosi Au début, j'avais un projet de court-métrage sur l'identité de cette île, un portrait qui ne soit pas uniquement lié aux tragédies. Quand je suis arrivé, il n'y avait pas de migrants car leur centre avait brûlé [...] Mais je n'arrivais pas à trouver le point de vue à adopter. Donc j'ai abandonné cette idée. Et le dernier jour, avant de rentrer à Rome, j'avais une bronchite. Je suis allé voir un médecin et j'ai rencontré celui qui allait devenir l'un de mes personnages principaux. J'ai parlé avec lui pendant trois heures puis il m'a donné une clé USB. J'ai découvert plus de vingt ans d'archives sur l'île, les migrants, sur sa vie. Je suis donc revenu pour approfondir le sujet, en faire un long-métrage qui intègre le point de vue des locaux. Je savais que les migrants allaient revenir, mais j'avais besoin de prendre le temps. Je l'ai pris.

Dans votre documentaire, les histoires des migrants et des habitants évoluent en parallèle. Pourquoi ne se croisent-elles jamais ?

Car c'est la réalité. Il n'y a pas de contact entre ces deux mondes. À cette époque l'opération Mare Nostrum venait d'être mise en place, elle déplaçait les frontières de Lampedusa à l'intérieur de la mer. C'était pour



Le réalisateur a reçu l'Ours d'or au Festival de Berlin. On peut le rencontrer à La Coursive aujourd'hui, à 16 h 15. PHOTO PASCAL COUILLAUD

sauver les migrants en mer, mais cela a complètement changé le procédé d'assistance, il s'est bureaucratisé. Ça a modifié les rapports entre les migrants et les habitants [...] J'ai eu besoin d'une clé d'entrée pour exprimer cela. J'ai cherché un enfant de 12 ans qui puisse me servir de fil conducteur. Un jour, j'ai rencontré Samuele (personnage principal, NDLR) et je suis tombé amoureux de lui ! Il avait l'esprit d'une personne âgée, avec sa solitude et son monde intérieur. Les deux mondes se superposaient. Je prenais conscience qu'il y avait un monde que je n'étais pas capable de filmer, mais qui existait.

À propos des migrants, vous expli-

quez que la « mort » vous est « tombée dessus ». Comment avez-vous géré cette émotion ?

J'ai passé quarante jours à bord d'un bateau, en deux voyages de vingt jours. Au cours du premier, je n'ai pas rencontré de migrants [...] Au second voyage, par une mer calme et très belle, j'ai filmé des centaines de personnes complètement silencieuses sur un bateau, puis des cadavres. Je ne m'attendais pas du tout à ça, c'était un cauchemar. Je me suis demandé si je devais filmer ou pas et j'ai décidé que oui. Tout à coup j'ai réalisé qu'il y avait d'autres personnes au fond, décédées à cause des fumées du moteur. Le capitaine m'a dit que je devais témoigner de cette

scène car le monde devait être au courant de cette « chambre à gaz ». Quelque chose de violent s'est passé en moi et j'étais absolument incapable de continuer. Ça a profondément changé l'idée du film. Comment utiliser ces images ? [...] À la fin, il y a vingt-trois minutes de silence. Un deuil provient de cette image, pour donner de la dignité à l'île et au personnage principal, qui change énormément. Au départ, il tue les oiseaux avec des lance-pierres, à la fin il parle avec. L'oiseau lui livre un secret, j'espère qu'il va le donner au public. Je n'ai pas sous-titré cette séquence pour que chacun soit libre d'imaginer son secret.

Votre ambition n'était pas de faire un film politique. Pourtant il l'est, non ?

C'est une provocation quand je dis ça. Tous mes films sont politiques ! Il n'y a pas de prise de position, ni d'idéologie. Mais ils évoquent la difficulté de grandir, d'accepter quelque chose qui nous est inconnu et que nous devons apprendre. Ce documentaire aborde aussi le monde des migrants, considéré comme énigmatique. Ils peuvent être perçus comme des extraterrestres. À Lampedusa ils ne restent que deux ou trois jours, donc c'était difficile de créer une relation profonde, à la différence des autres personnages. Ces deux mondes sont vraiment différents dans la façon dont je les filme. C'est aussi une métaphore sur comment l'Europe les perçoit. Il y a un moment très important dans le film, c'est la musique d'un groupe nigérian. Cette scène évoque vraiment tout ce que j'essaie de dire et peut remplacer des dizaines d'interviews.

Recueilli par Amélia Blanchot

« Fuocoammare » sort en salles le 28 septembre.

AUJOURD'HUI

Parmi 200 films à l'affiche jusqu'au 10 juillet, « Sud Ouest » vous guide et vous fait partager sa sélection totalement subjective.

« MASCULIN FÉMININ », de Jean-Luc Godard. Pour bien démarrer la journée, un classique de la Nouvelle vague ! À l'affiche, deux acteurs peu connus à l'époque : Chantal Goya et Jean-Pierre Léaud. À 10 h 30, à La Coursive.



« Masculin féminin » est sorti en 1966. PHOTO DR

RENCONTRE avec Gianfranco Rosi (lire ci-contre), animée par Nicolas Thévenin. À 16 h 15, à La Coursive. Entrée libre. Pour les inconditionnels du réalisateur, ne manquez pas « BELOW SEA LEVEL », documentaire captivant sur des marginaux vivant dans le désert.

« TOUR DE FRANCE », de Rachid Djaidani, qui a eu l'audace de réunir Gérard Depardieu et le rappeur Sadek. Une initiative audacieuse sélectionnée à la Quinzaine des réalisateurs. À 20 h, à La Coursive.

« UNE VIE DIFFICILE », de Dino Risi. Projetée dans le cadre de la rétrospective Alberto Sordi, cette comédie est considérée comme « le film des espoirs déçus ». Réjouissant ! À 22 h 30, à La Coursive.

À VOIR À SAVOIR

« Persepolis » en plein air



« Persepolis » sera projeté vendredi soir à Mireuil. PHOTO DR

MIREUIL Le documentaire animé de Marjane Satrapi et Vincent Paronnaud sera projeté vendredi soir à 22 h 30, en plein air à Mireuil. Adaptation de son roman graphique éponyme, « Persepolis » raconte comment la jeune Marjane suit avec exaltation la chute du régime de Téhéran en 1978. Mais ses positions rebelles deviennent problématiques. À 14 ans, ses parents l'envoient en Autriche...

Pause thé sous le préau

ÉCOLE DOR Le lieu est charmant et reposant. Pendant toute la durée

du festival, les festivaliers détenteurs d'une accréditation peuvent aller se restaurer et se rafraîchir dans la cour de l'école Dor, rue Saint-Jean-du-Pérot. On y croise toute l'équipe et de nombreux réalisateurs. À 16 heures, « thé des écrivains » offert.

Apprentis photographes

ATELIER Les lycéens reporters sont sur le terrain. Hier, certains d'entre eux étaient en atelier photo avec Mathieu Vouzelaud, connu notamment pour ses clichés sur le Stade Rochelais. Comme exercice pratique, les apprentis reporters ont même photographié notre photographe. L'arroseur arrosé !



Les lycéens photographient... notre photographe ! PHOTO P.C.

« Une expérience collective »

PORTRAIT

Thomas Lorrain est le directeur technique du festival. Il court d'un imprévu à l'autre

« Bonjour, j'ai une séance à 17 heures qui ne peut pas tourner. C'est un problème pour moi. » Thomas Lorrain sait rester zen en toutes circonstances. À quelques heures de la projection d'un film, il doit mettre la main sur la clé de décryptage d'un fichier numérique. L'opératrice au bout du fil n'a pas la bonne personne sous la main. Il devra rappeler ou envoyer un mail. Depuis ce matin, le directeur technique du festival depuis dix ans court d'un imprévu à l'autre. Tout à l'heure, c'était la bande originale du festival qui manquait en ouverture d'une séance. Problème vite réglé.

Servir la programmation

Le travail du directeur technique commence bien en amont du festival. Avant de poser ses malles à La Rochelle, il doit se soucier des droits pour récupérer une copie, penser au transport mais aussi veiller à ce que les machines du siècle dernier lisent tou-



Thomas Lorrain « vibre de voir des salles pleines ». PHOTO P.C.

jours bien des pellicules 35 millimètres.

Cette année, le festival accueille 200 films dont 36 copies en 35 millimètres (contre 159 en 2006 !). « Mon travail est de servir au mieux la programmation artistique et défendre les films dans leur forme pour qu'ils soient transmis au mieux aux spectateurs », explique cet ancien étudiant en biologie passionné de ciné, âgé de 36 ans. Thomas Lorrain vit intensément la manifestation rochelaise entre son bureau et les cabines

de projections. « Je vibre de voir des salles pleines, des gens qui font une confiance totale à la programmation. J'adore cette ferveur. L'idée qu'il n'y ait pas de compétition, pas de star-system, pas d'ego est une grande idée humaniste. C'est très symbolique mais cela retombe sur nous tous. Tous les films sont au même niveau, les équipes aussi. Ici, c'est une expérience collective », assure le jeune directeur, qui travaille aussi sur le Festival du film francophone d'Agoulême. Agnès Lanoëlle